

**Achim Schröder**  
Université de Francfort

## ARGENT ET SOCIÉTÉ DANS LA NOUVELLE GOBSECK (1830/35) DE BALZAC : L'image d'un financier entre utopie et satire

«On dit que Balzac charge sa copie et ses épreuves d'une manière fantastique et désordonnée. Un roman passe dès lors par une série de genèses, où se disperse non seulement l'unité de la phrase, mais aussi de l'œuvre. C'est sans doute cette mauvaise méthode qui donne souvent au style ce je ne sais quoi de diffus, de bousculé et de brouillon, — le seul défaut de ce grand historien». (Baudelaire, *Conseils aux jeunes littéraires*, 1846)

### INTRODUCTION

Dans la plupart des travaux sur la *Comédie Humaine*, l'usurier Gobseck est présenté comme une figure tout à fait négative.<sup>1</sup> Maurice Bardèche, par exemple, le qualifie d'"idole immobile d'indifférence" et de "divinité impitoyable (...) qui représente la puissance de l'argent".<sup>2</sup> André Wurmser souligne certes un autre aspect du caractère de Gobseck quand il fait référence à sa sagesse de philosophe. Mais il ne peut, lui non plus, rien trouver de louable dans le comportement social de l'usurier qu'il traite comme un criminel : "A son immense fortune", écrit Wurmser, "il n'est ni vice, usure, proxénétisme, vol, recel, chantage qui n'ait

participé".<sup>4</sup> Wurmser distingue ainsi le philosophe lucide du mauvais usurier. C'est peut-être Albert Béguin qui va le plus loin parmi les lecteurs, lorsqu'il écrit : "Le mot est terrible, cet homme n'est plus un homme. Il est un monstre".<sup>5</sup>

Mais cette classification du personnage Gobseck à la rubrique des "méchants" de la *Comédie humaine* n'est-elle pas exagérée ?

Certes, Gobseck pratique l'usure et dans le roman *César Birotteau* de 1837, Gobseck est traité de "Brutus des usuriers",<sup>6</sup> de "banquier comme le bourreau de Paris est médecin",<sup>7</sup> de "guillotine financière à 50%".<sup>8</sup> Cependant, cette image ne correspond pas à l'ensemble de son caractère. Balzac n'a pas seulement créé un usurier avare et cruel. Dans la nouvelle *Gobseck*, nous découvrons un Gobseck très sensiblement différent. Ici, l'usurier fait figure de philosophe. C'est lui qui dessille les yeux du lecteur sur la puissance de l'argent. Il dit dans un de ses monologues : «Si vous aviez vécu autant que moi, vous sauriez qu'il n'est qu'une seule chose matérielle dont la valeur soit assez certaine pour qu'un homme s'en occupe. Cette chose... c'est L'OR. L'or représente toutes les forces humaines» (969).<sup>9</sup>

---

1 Je remercie Mme Christine Le Gai pour ses conseils linguistiques ainsi que MM. Raimund Rütten et Friedrich Wolfzettel pour leurs conseils scientifiques.

2 Cf. Horst Althaus, *Zwischen alter und neuer besitzender Klasse : Stendhal - Balzac - Flaubert - Zola*, Berlin 1987, 113 ; René Bouvier et Edouard Maynial, *Les comptes dramatiques de Balzac*, Sorlot, 1938, 44, et Diana Arlene Chlebek, *Money and its Effects in the Novels of Balzac and Dickens*, (thèse Cornell Univ. 1984), 50.

3 Maurice Bardèche, *Balzac romancier*, Paris 1940, 286.

---

4 André Wurmser, *La Comédie inhumaine*, Paris 1970, 114.

5 Albert Béguin "Gobseck", dans ders : *Balzac lu et relu*, Neuchâtel 1965, 190.

6 Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, tome 6, (Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1977, 88.

7 Balzac 1977, 243.

8 Balzac 1977, 243

9 Les citations se réfèrent à l'édition Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, tome 2,

(Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1975.

De plus, Gobseck est parmi les premiers contemporains de la Révolution de Juillet — ainsi que Ludwig Borne (*Briefe aus Paris*, n° 60, 1er décembre 1831) et Saint-Marc Girardin (*Le Journal des débats*, 8 décembre 1831) — qui découvrent le nouvel antagonisme social qui déchire la société bourgeoise : «partout — dit-il — le combat entre le pauvre et le riche est établi, partout il est inévitable» (969) et il dénonce la fonction sociale de l'état libéral en tant que protecteur de la propriété : «Pour se garantir leurs biens, les riches ont inventé des tribunaux, des juges, et cette guillotine» (973). Ici, rien ne semble inviter le lecteur à situer Gobseck parmi les méchants de la *Comédie Humaine*.

La contradiction entre l'usurier et le philosophe, entre *César Birotteau* et *Gobseck* est déjà surprenante et elle s'intensifie encore lorsqu'on découvre deux caractérisations opposées dans deux versions différentes du même texte. Comme on le sait, il existe plusieurs éditions imprimées de la nouvelle aujourd'hui connue sous le titre de *Gobseck* : Une première version très brève, *L'Usurier*, est publiée le 6 mars 1830 dans le journal *La Mode*, puis le 10 août dans le journal *Le Voleur* du libéral Emile de Girardin.<sup>10</sup> Cette version obéit aux normes des innombrables études de caractère que nous trouvons par exemple en 1840 dans *Les Français peints par eux-mêmes*. Une seconde version est publiée en 1830 sous le titre *Les dangers de l'inconduite* dans le premier volume des *Scènes de la vie privée* chez Mame-Delaunay et Vallée. Ici, Balzac se conforme au style de la littérature sentimentale et du roman noir de l'Empire : ce qui domine, c'est «le goût de la violence, des scènes déchirantes (...), le tonnerre, les monologues». «Gobseck est le grand protecteur du comte de Restaud et son vengeur qui punit la comtesse de Restaud pour son infidélité. Une troisième version, sous le titre *Le Papa Gobseck*, est rédigée en août 1835 et

publiée dans une nouvelle édition des *Scènes de la vie privée* chez Mme Charles Béchet. Avec cette version, Balzac se rapproche du style de la *Comédie Humaine* : Je cite Maurice Bardèche : «entre les personnages de *Gobseck*, les positions du roman "noir" sont presque entièrement conservées, mais ce roman "noir" se déroule sans dagues, sans portes secrètes ; ses moyens sont désormais les "crimes légaux". Le roman balzacien va être l'histoire des crimes légaux qui ont pour armes les passions et la patience, pour mobile l'argent». <sup>12</sup> Il existe une quatrième version, intitulée *Gobseck*, dans la première édition complète de la *Comédie Humaine* de 1842 qui est celle que nous connaissons de la *Bibliothèque de la Pléiade*. Ici, Balzac ajoute seulement quelques corrections sans grande importance. C'est le changement entre *Les dangers de l'inconduite* de 1830 et *Le Papa Gobseck* de 1835 qui est le plus riche en conséquences et c'est ce changement qui fera l'objet de cette étude.

Comment Balzac décrit-il Gobseck dans *Les dangers de l'inconduite* ?

Dans la version de 1830 Gobseck est bien l'usurier avare et sévère qui a attiré l'attention des scientifiques. Mais il est aussi un philosophe lucide et le bienfaiteur du jeune avocat Derville et du comte de Restaud : grâce au soutien de Gobseck, Derville peut s'établir comme avocat et le comte de Restaud peut conserver sa propriété familiale malgré le comportement de son épouse la comtesse de Restaud, qui est en train de le ruiner. En outre, il ne finit pas sa vie dans sa profession d'usurier. Bien au contraire : à la fin de la nouvelle, il s'occupe de gérer les biens du comte de Restaud au bénéfice de son héritier Ernest (1008). En investissant son "capital usurier" dans cette propriété foncière, l'usurier devient un "capitaliste productif" qui augmente la production agricole de la famille de Restaud.

Le père Gobseck habite l'hôtel du comte, il va passer les étés dans les terres, fait le seigneur, construit les fermes, répare les moulins, les chemins et plante des arbres. Il a re-

<sup>10</sup> Barbéris suppose que la deuxième publication doit être lue comme un commentaire sur la Révolution de Juillet ; cf. Pierre Barbéris, *Balzac et le mal du siècle*, tome 2, Paris 1970, 1321.

<sup>11</sup> Bardèche 1940, 70.

<sup>12</sup> Bardèche 1940, 290.

noncé à son métier d'usurier, et il a été nommé député (1581). Cinq ans plus tard seulement, dans la version *Le papa Gobseck* de 1835, le personnage change. Subitement, le capitaliste moderne redevient l'usurier avare. Après la mort de Gobseck, Derville raconte qu'il a découvert un tas de marchandises que l'usurier avait stockées dans son appartement pour augmenter leur prix de vente. La description de cette collection de denrées comestibles, rongées par les vers et les insectes, est particulièrement répugnante : «*Dans la première pièce que j'ouvris, j'eus l'explication de discours que je croyais insensés, en voyant les effets d'une avarice à laquelle il n'était plus resté que cet instinct illogique dont tant d'exemples nous sont offerts par les avares de provinces. Dans la chambre (...) se trouvaient des pâtés pourris, une foule de comestibles de tout genre et même des coquillages, des poissons qui avaient de la barbe et dont les diverses puanteurs faillirent m'asphyxier. Partout fourmillaient des vers et des insectes (1011). En ouvrant un livre qui me semblait avoir été déplacé, j'y trouvai des billets de mille francs. Je me promis de bien visiter les moindres choses, de sonder les planchers, les plafonds, les corniches et les murs afin de trouver tout cet or dont était si passionnément avide ce Hollandais digne du pinceau de Rembrandt*» (1012). A la fin de la version de 1835, Gobseck a donc perdu ses facultés intellectuelles. Il ne maîtrise plus sa passion pour l'argent et pousse sa recherche du profit jusqu'à la destruction absurde de valeurs. Le financier-philosophe s'est transformé en un spéculateur sénile.

Ce changement est surprenant et nous amène à nous demander pourquoi et dans quel but Balzac a retouché la nouvelle en août 1835. B. Lalande a été le premier à apporter une réponse à cette question : «*Les Dangers de l'Inconduite* ont en effet un grand défaut : on ne sait autour de quelle figure s'organise l'intrigue. En insérant *l'Usurier* dans un récit où le personnage principal devrait être Mme de Restaud, Balzac a été amené à donner une place trop grande à Gobseck : son portrait est très poussé et, sans être un des héros du drame qui se joue dans la famille de Restaud, il est toujours présent (...) Cependant Gobseck ne peut être le protagoniste, sa

personnalité n'est pas assez conséquente : lorsqu'il renonce, à la fin de la nouvelle, à son métier d'usurier, il devient un personnage falot, bêtement ambitieux, il en est défiguré.»<sup>13</sup> Pour Lalande, ce sont donc les défauts esthétiques de la nouvelle, par conséquence les lois esthétiques internes au champ littéraire, plus précisément au genre de la nouvelle, qui auraient conduit Balzac à modifier son texte. Lalande fait ainsi abstraction des "déterminations sociales externes"<sup>14</sup> qui auraient pu agir sur la production littéraire. C'est sur ces facteurs que je voudrais attirer l'attention.

La prise en considération des "déterminations sociales" permet également d'approcher l'authenticité de Gobseck. S'agit-il d'un avare typique, d'un usurier draconique que la littérature de l'époque écrase de tout son mépris comme Eugène Ronteix dans sa satire *Le Manuel du fashionable*, Antony-Béraud et Saint-Georges dans leur drame *Le prêteur sur gages* de 1829 ou Alphonse Cerber de Medelsheim dans l'article "Le Juif" dans *Les Français peints par eux-mêmes* (1842)<sup>15</sup>, ou bien s'agit-il d'un "philosophe-financier" héroïque, dans la tradition du *Philosophe sans le savoir* (1765) de Sedaine ?

Pour répondre à cette question, il faut suivre attentivement le développement de ce personnage à travers les deux versions principales de la nouvelle. Commençons par la version de 1830 : *Les dangers de l'inconduite*.

## GOBSECK DANS "LES DANGERS DE L'INCONDUITE"

Dans *Les dangers de l'inconduite* — nous

13 B. Lalande, *Les états successifs d'une nouvelle de Balzac : Gobseck*, dans : *Revue d'histoire littéraire* 46 (1939), 195.

14 Pierre Bourdieu, *Le champ littéraire. Préalables critiques et principes de méthode*, dans : *Lendemains* 36 (1984), 5.

15 *Les Français peints par eux-mêmes. Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*, Bd 3, Curmer, Paris 1842.

l'avons déjà vu —, Gobseck n'est pas seulement un usurier passionné, mais aussi un philosophe. Il est important de souligner qu'on ne peut guère séparer l'usurier du philosophe : dans un entretien avec Derville, Gobseck explique d'où il tire ses connaissances de la société en décrivant les clients qui viennent lui demander un crédit : «*Ces sublimes acteurs jouaient pour moi seul, et sans pouvoir me tromper. Mon regard est comme celui de Dieu, je vois dans les cœurs. (...) Nous sommes dans Paris une trentaine ainsi. Liés par le même intérêt, nous nous rassemblons à certains jours de la semaine au café Thé mis, près du Pont-Neuf. Là, nous nous révélons les mystères de la finance. Aucune fortune ne peut nous mentir, nous possédons les secrets de toutes les familles. Nous avons une espèce de livre noir où s'inscrivent les notes les plus importantes sur le crédit public, sur la Banque, sur le Commerce. (...) Nous sommes les casuistes de la Bourse*» (976f.)» Balzac rompt ici avec la tradition romantique de la critique de l'argent. C'est précisément à son contact avec l'argent, à sa profession d'usurier, que Gobseck doit ses connaissances de la société. Ainsi, Balzac casse l'image littéraire conventionnelle du "méchant usurier"<sup>16</sup> : Gobseck n'utilise que rarement la puissance que lui confère sa richesse contre ses concitoyens.<sup>17</sup> Il la transforme au contraire en savoir philosophique et économique.

Mais Balzac va plus loin encore : si l'on regarde de près les discours philosophiques de Gobseck, on peut découvrir qu'il nous transmet une vue très lucide sur le caractère désordonné de la société de marché.

Balzac utilise un procédé esthétique particulier pour faire passer aux lecteurs sa thèse sur ce sujet : Balzac réduit les relations sociales de Gobseck à quatre catégories socia-

les. Il est en contact premièrement avec la noblesse en descension (la famille de Restaud) ; deuxièmement avec des clients douteux, comme le dandy parasitaire Maxime de Trailles, qui cherchent à le duper ; ensuite avec la petite bourgeoisie en ascension comme l'étudiant Derville et finalement avec la classe des travailleurs, symbolisée par Mlle Fanny.

Quel rapport entretient-il avec ces différents groupes ? D'abord, l'usurier Gobseck semble entretenir une relation conflictuelle avec la noblesse oisive. Il dit après sa visite chez la comtesse de Restaud : «*Voilà (...) ce qui mène ces gens-là chez moi. Voilà ce qui les pousse à voler déceimment des millions, à trahir leur patrie*» (974). Bernard Guyon a interprété cette remarque comme le reflet du discours antiaristocratique et nationaliste qui domine la propagande de l'opposition libérale à la fin de la Restauration.<sup>18</sup> La pensée politique de Gobseck semble proche du milieu libéral.

Gobseck se distingue des autres groupes sociaux par sa fonction dans la société. C'est lui qui juge avec ses collègues si les différentes demandes de crédit sont conformes aux règles de la rationalité économique. Ceux qui enfreignent ces règles, tel Maxime de Trailles, ne reçoivent pas de crédit ou sont contraints d'acquitter des taux d'intérêt démesurés. Par contre, ceux qui peuvent prouver que leurs demandes sont justifiées par la rationalité économique, comme Derville ou Mlle Fanny, se voient accorder des prêts à des taux d'intérêt moins élevés ou sont même protégés par l'usurier, ainsi le comte de Restaud.<sup>19</sup> Il est très intéressant de

16 Cf. Bardèche 1940, 282 et Pierre Citron, Introduction, dans : Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, tome 6, (Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1977, 950.

17 Aimé Brasseur, "Le monde de la finance dans la *Comédie Humaine* de Balzac", dans : *La Revue de la Banque*, Bruxelles, Nr. 12 (1955), 31-50, 39.

18 Cf. Bernard Guyon, *La pensée politique et sociale de Balzac*, Paris 1967, 338.

19 Certes, le taux de 15 % que Derville paye semble très élevé. C'est pourquoi Heinz Nöding (*Verlorene Illusionen - verlorene Erfahrung : Verdinglichung als literarisches Thema im Jahrhundert Baudelaires*, Stuttgart 1980) a donné une autre interprétation de la pratique usurière de Gobseck. D'après lui, l'usure de Gobseck exerce une "pression qui stimule la rentabilité, les profits et les investissements productifs" ("Über den ho-

noter, que Gobseck rencontre — en grande majorité — des clients qui n'ont pas de projets aussi fiables que celui de Derville. Dans la société de marché parisienne où Gobseck exerce son métier, il se doit de rester un usurier draconien et méfiant. Il le dit clairement dans une réponse à Derville qui demande : "Expliquez-moi donc pourquoi nous sommes, le comte et moi, les seuls auxquels vous vous soyez intéressés ?" Et Gobseck répond : "Parce que vous êtes les seuls qui vous soyez fiés à moi sans finasserie" (997). Gobseck ne peut donc en aucun cas être réduit à "une divinité impitoyable" ou à un "criminel". L'usurier peut, bien au contraire, désigner la lutte sociale qui caractérise la société bourgeoisie comme le facteur le contraignant à rester un usurier et ne lui permettant pas d'être un financier généreux. Son comportement rigoureux est le produit des structures sociales de son temps.

Mais on peut encore aller plus loin dans l'analyse de cet aspect : Avec Gobseck, Balzac a modelé un contrôleur autonome de l'octroi de crédits. Et Balzac montre que sa puissance extraordinaire n'est non seulement nécessaire mais utile à la société. Le passage qui justifie cette interprétation est celui où Gobseck décrit tous les clients qui viennent à lui solliciter un crédit.

*«Des spectacles toujours variés, des plaies hideuses, des chagrins mortels, des scènes d'amour, des misères que les eaux de la Seine attendent, des joies de jeune homme qui mènent à l'échafaud. Hier, une tragédie : quelque bonhomme de père qui s'asphyxie parce qu'il ne peut plus nourrir ses enfants. Demain, une comédie»* (976, 1566). En août 1835, Balzac modifie le passage

---

**hen Zins, so will es Balzac, übt Gobseck einen segensreichen Zwang zur Rentabilität, zum Profit, zur produktiven Investition aus" ; 69). Il ne faut pas non plus oublier que, comparé aux taux usuriers habituels de l'époque qui s'élèvent parfois jusqu'à 50%, un prêt à 15 est tout relatif. Sous la monarchie de Juillet, il n'y a pas de système de crédit moderne. Ceux qui ne peuvent pas se constituer un capital par l'épargne et ne disposent pas de relations dans les cercles bancaires, sont obligés de recourir à l'usure.**

pour en amplifier encore le sens. Maintenant on lit : "Hé bien, ces bons prêtres votre Mirabeau, Vergniaud et les autres, ne sont que des bègues auprès de mes orateurs" (976).

Que signifie cette comparaison entre les deux révolutionnaires de la fin du dix-huitième siècle et la petite bourgeoisie de Paris sous la Restauration ? C'est d'abord une critique fondamentale d'une société de marché chaotique. À travers ce monologue, Balzac définit la société post-révolutionnaire dans un but satirique comme la scène d'une grande tragi-comédie : Gobseck se moque des clients qui lui jouent des scènes tragiques pour obtenir des prêts. Derrière la thèse que ses clients seraient plus éloquentes que le marquis de Mirabeau ou Pierre Victurnien Vergniaud se cache une critique satirique de la jeune société bourgeoise qui est qualifiée de résultat dégénéré de la Révolution française. Gobseck reproche à ses clients — qu'il désigne ainsi de "prosélytes de la Révolution" — d'avoir perdu tout sens de l'honneur et toute pudeur dans la recherche de leurs intérêts personnels : les pères et les protagonistes de la Révolution française dissimulaient encore leurs intérêts particuliers derrière une rhétorique brillante affirmant de lutter pour le bien commun. Leurs fils n'ont plus recours à ce langage moral. Quarante ans après la Révolution, les bourgeois ne parlent plus que d'eux-mêmes. La société post-révolutionnaire est tombée dans l'anarchie : pas une seule des demandes de crédit n'est justifiée par un projet raisonnable. Bien au contraire, tous ont pour but de s'approprier la richesse de Gobseck pour la dilapider dans des dépenses irraisonnées. Ce ne sont pas les jeunes ingénieurs et entrepreneurs David Séchard, César Birotteau et Anselm Popinot qui sollicitent des crédits, mais de vieux marchands ruinés, des artistes méconnus sans espoir de jamais pouvoir rembourser leurs dettes (976). Balzac montre qu'aucune position sociale n'est désormais à l'abri de la lutte effrénée pour la réussite sociale. Les grandes et anciennes propriétés, l'épargne de Gobseck comme l'héritage de la famille de Restaud, sont menacées et peuvent disparaître. Ce passage invite le lecteur à conclure que le milieu financier doit agir comme

agent structurant dans les désordres de la société bourgeoise pour défendre la propriété contre cette tendance au gaspillage de l'argent.

Il est important de retenir que Balzac ne reproduit pas les structures sociales comme une copie fidèle de toutes ses observations. Il existe bien, à cette époque, une classe de jeunes ingénieurs et entrepreneurs confrontés à d'énormes difficultés pour se procurer les capitaux nécessaires à leurs investissements industriels. Mais cette classe est seulement représentée par le personnage de Derville, et le jeune avocat reste la grande exception. Une des principales raisons du retard français dans le processus d'industrialisation, l'absence de banques de crédit, n'est pas thématiquement dans la nouvelle. Balzac donne ainsi une image déformée de la société française. Cette façon de transformer l'apparence de la réalité sociale pour mieux éclairer un problème particulier rappelle "l'effet de distanciation" de Bertolt Brecht.

Ainsi, Balzac réussit à émettre à l'égard de ses lecteurs une critique fondamentale de l'idéologie étroitement liée à l'économie de marché : le libéralisme utopique dans la tradition d'Adam Smith et de Jean Baptiste Say qui domine la pensée politique des élites de la bourgeoisie libérale.<sup>20</sup> La conception de Smith est bien connue : il avance que la poursuite des intérêts particuliers dans le cadre d'une société de marché idéale libre de toute contrainte étatique et de tout monopole accroît le bien-être général. Smith prétend que dans une société de marché les intérêts privés et les passions des individus les portent naturellement à diriger leurs capitaux vers les emplois qui, dans les circonstances ordinaires, sont les plus avantageux à la so-

ciété.<sup>21</sup> Dans son *Traité d'économie politique* de 1804 Jean Baptiste Say arrive même à donner à la marchandise la qualité que Smith attribue à l'argent : «*Quand l'argent vient à manquer à la masse des affaires, on y supplée aisément, et la nécessité d'y suppléer est l'indication d'une circonstance bien favorable : elle est une preuve qu'il y a une grande quantité de valeurs produites avec lesquelles on désire se procurer une grande quantité d'autres valeurs.*»<sup>22</sup> Pour Say, même le manque d'argent est un signe de prospérité.

Pierre Barbéris a démontré que ce dogme du libéralisme utopique — c'est-à-dire l'idée qu'il existe à l'intérieur de la société bourgeoise une dynamique qui aurait tendance à réaliser le bonheur du peuple entier — imprègne la conception bourgeoise durant l'Empire et la Restauration. C'est, par exemple, le point de vue de Michel Chasle qui écrit dans son étude *La Chronique scandaleuse de l'aristocratie, depuis le six thermidor de 1794* (Paris, pluviôse an III) : «*La révolution (...) préparera la liberté de l'Europe et le bonheur des générations futures. L'industrie, l'agriculture, le commerce et les arts reprendront une nouvelle vie. (...) Voyez dans l'avenir la fainéantise proscrite, le luxe utilisé, tous les canaux de l'abondance ouverts*»<sup>23</sup>. Nous trouvons des positions similaires chez Charles Dupin dans son hymne à l'économie de marché *Forces productives de la France* de 1827 ou chez Charles Dunoyer dans son *Nouveau traité d'économie sociale* de 1830. Rares sont ceux qui contestent la vision optimiste du libéralisme utopique, comme Simonde de Sismondi qui propose en 1819 de *Nouveaux principes d'économie politique*, comme Stendhal dans son pamphlet *D'un nouveau complot contre les industriels* de 1825 ou comme les rédacteurs saint-simoniens du *Globe* et de *l'Organisateur* qui analysent les crises cycliques et le

20 Cf. Thomas Nieding, *Ökonomietheorie als Beitrag zum 'Juste Milieu'?*, dans : Gudrun Gersmann/ Hubertus Kohle (Hg.), *Frankreich 1800*, Steiner, Stuttgart 1990, 135-141, et Francis Démier, Une source de légitimité pour le libéralisme économique de la monarchie constitutionnelle : la Révolution française, dans : *Société d'Histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle* (Hg.), *Le XIX<sup>e</sup> siècle et la Révolution française*, Paris 1992, 369-388.

21 Citation d'après la traduction de Pierre Rosanvalon : *Le Capitalisme utopique. Critique de l'idéologie économique*, Paris 1979, 71.

22 Jean Baptiste Say, *Traité d'économie politique*, Paris 1804, chapitre XV, 140.

23 Barbéris 1970,1, 93f.

sous-développement des campagnes. Comme Sismondi, Stendhal et les saint-simoniens, Balzac ne partage plus les valeurs de l'utopie libérale. Sa nouvelle *Les dangers de l'inconduite* fait partie de ce qu'on appelle le "romantisme de gauche",<sup>24</sup> mais Balzac réussit en même temps à l'enrichir d'un autre élément — je le dis avec prudence — d'un élément "utopique" : à la vision libérale d'une société dans laquelle l'argent trouve automatiquement "les emplois les plus avantageux à la société", il oppose l'utopie d'une dictature du capital bancaire sur une société de marché déordonné.<sup>25</sup> Gobseck représenté cette vision politico-économique : c'est lui qui, avec ses collègues, juge les projets susceptibles de l'emporter dans la lutte sociale, de produire des richesses au lieu de les dilapider. Et leur jugement s'avère exact ainsi que le précise Balzac dans l'édition de 1835.

Nous avons déjà vu que Gobseck change de métier à la fin de *Les dangers de l'inconduite*. Il renonce à sa profession d'usurier et commence à investir ses capitaux dans la propriété du jeune noble Ernest de Restaud. Et il devient député. Cette fin est surprenante et, en même temps, illogique par rapport à la cohérence interne de la nouvelle. D'où lui vient cet intérêt soudain pour une modernisation du mode de production sur la propriété foncière de Ernest de Restaud qui lui n'appartient même pas ? Pourquoi ce froid calculateur se transforme-t-il en un bien-faiteur et un homme politique ?

Cette fin a longtemps constitué un problème pour les recherches balzaciennes. Est-ce que Gobseck a changé pour s'assurer une existence positive ou est-ce uniquement une question de vanité ? B. Lalande et Jean-Luc Seylaz ont conclu que sa volonté de réussir

dans la vie politique, son projet de devenir député, seraient déjà les signes précurseurs de sa sénilité : "Victime, à son tour, de la vanité sociale qui lui avait livré ses victimes, député, briguant la croix, un titre de baron, bref uniquement soucieux désormais de paraître, à coup sûr il était décevant".<sup>26</sup> Il est envisageable d'apporter une autre réponse à cette question.

Déjà une lecture de la nouvelle permet de découvrir que le "capital usurier" de Gobseck se transforme en capital industriel. Cette vision n'a pas été inventée par Balzac. On la trouve dans la discussion sur le sous-développement des régions agricoles dans les années 1827 et 1828. Le reproche fait à la grande bourgeoisie de ne pas investir dans la production agricole mais uniquement à la bourse, dans les assurances et les manufactures, est très répandu dans les années qui précèdent la Révolution de Juillet : nous le trouvons dans les écrits des économistes catholiques (de Villeneuve, Bargemont)<sup>27</sup> ainsi que dans la "Presse catholique de gauche" (*Le Mémorial catholique, L'Avenir, Le Correspondant*) que Balzac lisait dans les années 1830 et 1831 et qui attaque la mentalité économique de la bourgeoisie en exigeant une politique d'investissements stratégiques en faveur des campagnes ;<sup>28</sup> en 1829 nous le trouvons aussi chez les libéraux (*Le Constitutionnel, Le Journal des Débats, Le Courrier, Le Journal du Commerce*)<sup>29</sup> qui défendent la thèse que seule une modernisation radicale de la production agricole permettrait à la France d'entrer dans une phase d'industrialisation accélérée.

L'idée que les capitaux et les capacités doivent servir le pays, se reflète aussi dans la littérature. Dans *Armance* de Stendhal, le polytechnicien Octave de Malivert se demande s'il ne devrait pas se rendre utile dans

24 Pierre Barbéris, *Mal du siècle ou D'un romantisme de droite à un romantisme de gauche*, in : *Romantisme et Politique*, Paris 1969, 164-182.

25 Balzac, observateur lucide de son époque, a sûrement bien appréhendé le phénomène de surproduction dans la crise économique de 1827. Il a dû en conclure que la structure désordonnée de l'économie de marché ne peut pas assurer un fonctionnement sans pertes ni frictions.

26 Jean-Luc Seylaz, *Réflexions sur Gobseck*, in : *Études de lettres* (1968), 308.

27 Cf. Maria Werth, *Die Kritik des Industrialisme bei Sismonde und Le Play*, Diss. Köln 1928, 111.

28 Barbéris 1972b, XXIf.

Cf. Sebastian Charlety, *Histoire du Saint-Simonisme*, (1931), Paris 1965, 40.

ces campagnes sous-développées.<sup>30</sup> Et il y a des signes internes à la *Comédie Humaine* qui prouvent l'intérêt que Balzac portait à la question du développement des campagnes. Dans la préface à *Les Chouans* de 1829 Balzac donne une raison politico-économique à la publication de son roman : «*Puisse cet ouvrage rendre efficace les vœux formés par tous les amis du pays pour l'amélioration physique et morale de la Bretagne ! Depuis environ trente ans, la guerre civile a cessé d'y régner mais non l'ignorance. L'agriculture, l'instruction, le commerce n'y ont fait aucun progrès depuis un demi-siècle. La misère des campagnes est digne des temps féodaux.*»<sup>31</sup> Dans le roman, le narrateur explique le retard culturel de la Bretagne par son sous-développement économique : «*L'absence complète de nos lois, de nos mœurs, (...) s'explique assez par la nature d'un sol encore hérissé de ravins, de haies, de torrents, de lacs, et de marais, sans routes et sans canaux, dont les détails de cette histoire feront peut-être ressortir les dangers.*»<sup>32</sup> Balzac va reprendre le thème du développement des régions rurales en 1833, dans son roman *Le Médecin de Campagne*.

C'est l'école saint-simonienne qui a attaqué avec le plus de vigueur la mentalité économique de la grande bourgeoisie de la Restauration : Dans leurs organes de presse (*Le Producteur, L'Organisateur*) et dans leurs manifestes (*Exposé de la doctrine de Saint Simon* ; 1829) de la deuxième moitié des années vingt, les saint-simoniens proclament que le processus d'industrialisation devrait être guidé par le secteur bancaire, par les financiers. «*Une puissante organisation du crédit facilitera les prêts, mettra les capitaux à la disposition des travailleurs, les répartira selon les capacités.*» La Banque, par ses renseignements centralisés, sera un moyen d'ordre et de surveillance pour le tra-

vail : «si l'on conçoit une banque générale qui servirait de lien à tous les établissements spéciaux de crédit, on aura sous les yeux le modèle d'une partie importante de la constitution politique d'une société laborieuse, puisque l'on aura ainsi tracé le cadre de l'organisation industrielle».<sup>33</sup> Et en 1831, le journal *Le Globe* désigne la banque comme le "germe d'une industrie directrice, d'un véritable gouvernement de l'industrie. Ce sont les banques qui devront donner à l'industrie une vie unitaire et sociale. Le gouvernement tend à devenir le premier des banquiers (...) le dépositaire et le dispensateur du capital national".<sup>34</sup> Les parallèles entre le discours saint-simonien et la structure narrative de *Les dangers de l'inconduite* sont surprenantes. Comme le fait Balzac dans sa nouvelle, l'école saint-simonienne affirme qu'il y aurait nécessité à superposer à la société de marché une institution bancaire qui devrait pallier les manques du désordre économique. Ces passages permettent de formuler une hypothèse sur la signification de la carrière politique et sociale de Gobseck à la fin de *Les dangers de l'inconduite*. Dans la nouvelle, l'usurier Gobseck deviendra député et fera ainsi partie intégrante de l'appareil étatique. Dans le discours de la gauche oppositionnelle, l'État a tendance à devenir un organisateur de l'économie. Dans les deux cas, le progrès de l'histoire crée une alliance entre politique et finance dans le but d'une accélération de la révolution industrielle.

Ces analogies nous permettent de préciser le rôle de Gobseck dans la nouvelle et le sens de ce rôle dans le débat politique contemporain : le passage de Gobseck du statut d'usurier à celui de propriétaire foncier moderne et de député, n'est pas un signe avant-coureur de la sénilité de Gobseck, comme le prétendent Lalande et Seylac : au contraire, Balzac a intégré dans son texte littéraire le discours politico-économique de la gauche libérale et antilibérale de la Restauration. L'alliance entre Gobseck, de Restaud et Derville peut ainsi être interprétée comme une esquisse utopique : ce qui est symbolisé

<sup>30</sup> Cf. Pierre Barbéris, Préface, dans : Balzac, *Le médecin de campagne*, (Livre de poche) Paris 1972b, XI ff.

<sup>31</sup> Citation d'après Guyon 1967, 265 ; cf. également 272.

<sup>32</sup> Guyon 1967, 265f.

<sup>33</sup> Charlety 1965, 37.

<sup>34</sup> Charlety 1965, 93.



ici, c'est la vision d'une alliance entre le capital bancaire, les capacités intellectuelles et la propriété foncière. En 1830, l'image de Gobseck porte donc une marque profondément utopique : l'usurier est la personnification de cette instance autoritaire que les saint-simoniens jugent nécessaire pour amorcer la révolution industrielle en France.

### L'IMAGE DE GOBSECK DANS LE PAPA GOBSECK

En août 1835, Balzac précise encore la vie de Gobseck pour renforcer le poids du personnage et donne ainsi une plus grande cohérence à la nouvelle. De plus, la deuxième version nous propose une nouvelle fin : la mort de Gobseck. Dans sa demeure, Derville découvre des marchandises pourries et de grosses sommes d'argent, cachées un peu partout.

Par ce nouveau passage, Balzac ajoute une toute autre nuance à la caractérisation de Gobseck. Celui-ci renonce à son existence d'entrepreneur et reprend ses activités de petit financier : Gobseck est membre d'une commission qui évalue les indemnités que la République de Haïti doit verser aux anciens colons. Il ouvre une agence pour escompter les créances de ces colons et reçoit une grande quantité de cadeaux de leur part. Les grands propriétaires cherchent ainsi à le corrompre. Ces cadeaux sont pour la plupart des denrées périssables que Gobseck essaie de revendre avec le maximum de profit. Mais sa passion pour le profit dépasse maintenant son sens d'affaires : «*Gobseck chicanait pour quelques francs de différence, et pendant la discussion les marchandises s'avaient*» (1012). Gobseck a perdu sa puissance intellectuelle qui confèrerait auparavant du sublime à sa passion pour l'argent. Ses activités économiques deviennent maintenant absurdes : il n'accumule ni ne défend plus les valeurs, il les détruit. Le financier-philosophe s'est transformé en un spéculateur sénile.

Il est intéressant de suivre également le changement du rôle de l'argent dans la version de 1835. Le "capital usurier" (Wucherkapital) — dont Karl Marx dit qu'il n'a pas

seulement joué un rôle parasitaire dans l'histoire économique mais, bien au contraire, participé à l'accumulation primitive (ursprüngliche Akkumulation) —<sup>35</sup> ne se transforme plus en "capital industriel" mais à l'inverse se transforme en simple "revenu" qui va bientôt être dépensé par l'héritière de Gobseck. Derville se plaint d'être obligé : «*de fouiller toutes les maisons suspectes de Paris pour y jeter à quelque mauvaise femme une immense fortune*» (1012).

Revenons maintenant à la question initiale de savoir pourquoi et dans quel but Balzac a transformé la nouvelle de cette façon. Était-ce uniquement par souci d'améliorer la cohérence narrative de l'œuvre, comme le prétend B. Lalande ?

Ce qui frappe, c'est que Balzac remanie la nouvelle à un moment décisif de la Monarchie de Juillet : à la fin de la phase libérale du règne de Louis-Philippe qui se termine par la loi du 9 septembre 1835 sur la presse. Les étapes précédentes de la transformation de la monarchie libérale en une monarchie autoritaire étaient : le renvoi du président du conseil Jacques Laffitte le 13 mars 1831 qui signifiait l'exclusion du *parti du mouvement* du gouvernement par le *parti de la résistance* ; la répression militaire contre la révolte des canuts à Lyon en novembre 1831 et l'insurrection républicaine en avril 1832 ; la répression des insurrections républicaines à Lyon et Paris en 1834. Le procès contre les insurgés en mai 1835 et l'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe en juillet 1835 précèdent directement la rédaction de *Papa Gobseck*. Tous ces événements déclenchent un processus de désillusion qui remet en question la crédibilité politique de la bourgeoisie libérale. Elle prétendait avant la Révolution de Juillet pouvoir apporter une prospérité inouïe en réformant les institutions politiques et en libéralisant la circulation de l'argent et des marchandises. Pourtant, au lieu de permettre à la France de prospérer, le gouvernement de Casimir Périer — un des porte-parole de l'opposition libérale — ne prend aucune mesure pour faire progresser

<sup>35</sup> Cf. Karl Marx/ Friedrich Engels, *Werke*, tome 25, 624.

le processus d'industrialisation : la politique protectionniste ne change pas, le problème de crédit garde toute son acuité et les antagonismes sociaux s'aggravent. Une idée gagne alors en popularité : celle que la Révolution de Juillet n'a pas marqué la fin de l'histoire et qu'une nouvelle ère d'antagonismes politiques est ouverte ; celle de l'antagonisme entre riches et pauvres.

Nous disposons heureusement des *Lettres sur Paris* dans lesquelles Balzac juge les événements suivant la Révolution de Juillet entre le 30 septembre 1830 et le 31 mars 1831, ce qui nous permet de suivre l'évolution de sa pensée politique de l'acclamation enthousiaste du nouveau régime à une désillusion croissante. Juste après la révolution, Balzac ressent une forte admiration pour la nouvelle classe des financiers et des hommes d'État parce qu'elle lui semble liée au progrès social. Aux reproches courants traitant le gouvernement comme un rassemblement de "stupides banquiers" (20.10.30, 422), il oppose un hymne à Jacques Laffitte : «*M. Laffitte, fût-il le plus niais des hommes d'État, fût-il banquier au conseil, et ministre au comptoir, je suis décidé à le proclamer le bienfaiteur du pays (...) c'est un homme rassasié de fortune, de gloire, d'ambition, et qui s'est laissé prier longtemps avant de se résoudre à rendre sa patrie heureuse (...) nous avons de grandes chances pour être très bien gouvernés d'ici à peu de jours*» (10.11.30, 435).<sup>36</sup>

Sa confiance dans la "capacité financière" et politique de Laffitte est cependant soumise à une condition. La révolution politique devrait se transformer en une révolution de la production industrielle et agricole. Il est important, souligne Balzac le 31 décembre 1830 «*[de] persuader aux communes d'élever des machines à vapeur pour faire du bouillon avec des os, (...) il faudrait encore la perfectionner en trouvant un moyen de donner même des os aux communes pauvres qui ne vivent que de châtaignes ou de sarrasin*» (31.12.30, 466).

Pendant le mois de février 1831, Balzac commence à douter de la situation politique. Le 26 février il écrit : "M. Laffitte tient à perdre (...) sa réputation d'homme d'État" (26.2.30, 493) et il souligne que les réformes nécessaires pour réformer l'économie nationale n'ont pas encore été abordées. Bien au contraire : "nous recueillons les fruits de ce système bâtard. La rente baisse, les faillites continuent, et tout s'arrête" (496). Le "bilan de nos banquiers inexpérimentés" (31.3.30, 507) que Balzac établit, est déjà résignatif : "... le pouvoir", remarque-t-il, "n'a pas changé" (507). Dans une lettre du 20 mars se trouve le plus beau passage des *Lettres sur Paris* ; un passage qui va nous aider à comprendre pourquoi Balzac va transformer *Les dangers de l'inconduite* en *Le Papa Gobseck*. Par un jeu métaphorique raffiné, Balzac définit les causes du marasme économique dans lequel se trouve la société française en mars 1831. Balzac cherche les traces de l'argent, devenu rare après la révolution, dans l'opéra de Paris. Là, le violoniste Niccolò Paganini trouve un nombreux public qui paie des prix d'entrée élevés, malgré la crise économique qui frappe le pays : «*Le miracle le plus extraordinaire qui me surprenne en ce moment à Paris, est celui que Paganini sait opérer. (...) si je vais l'entendre à chaque concert, ce n'est pas seulement pour satisfaire mon égoïste passion, mon fanatisme d'artiste ; (...) mais bien par patriotisme, et pour me convaincre, en voyant l'Opéra gorgé de monde et vingt mille francs chez le caissier, que le mot misère est une plaisanterie et qu'il y a de l'argent en abondance ! (...) Alors, l'animal nommé capitaliste se trouve donc attrapé d'une maladie particulière, et dont les symptômes ne sont pas étudiés par nos hommes d'État. Comment se fait-il que cent mille francs de recette seraient assurés à Mademoiselle Taglioni, si elle promettait de danser sur les mains, et que nous les refusons au commerce, à l'industrie, à l'État, à un canal même, quand ils offrent des intérêts énormes et toute sécurité ? (...) Probablement parce que nos ministres ne savent pas faire des tours de force !*» (20.3.31, 504). Balzac dévoile ici pourquoi la Révolution de Juillet a échoué en tant que révolution sociale de la bourgeoisie industrielle. D'après lui, c'est la

<sup>36</sup> Les citations se réfèrent à : Honoré de Balzac, *Œuvres complètes*, Bd.26, Éd. Société des Études Balzaciennes, Paris 1962.

tendance des "capitalistes" — c'est-à-dire de la grande bourgeoisie d'affaires, des financiers et des rentiers — à retirer l'argent des marchés qui aurait causé l'échec de la révolution. Nous pouvons donc constater qu'en mars 1831 Balzac abandonne son espoir qu'une vraie révolution sociale puisse émerger de la Révolution de Juillet. Ce que Balzac abandonne dans *Les lettres sur Paris*, c'est sa perspective utopique de l'histoire.

Ce processus de désillusion rappelle le changement de ton entre les deux versions de *Gobseck*. Dans les deux cas, les éléments utopiques s'effacent pour laisser la place à un ton résigné et satirique.

## CONCLUSION

Tout incite le lecteur à supposer que Balzac a exprimé ses attentes et ses frustrations politiques dans ses textes journalistiques comme dans ses textes littéraires :

- Dans *Les dangers de l'inconduite*, l'usurier Gobseck est l'incarnation de l'espoir de la gauche libérale. Ses actions symbolisent la conception d'une accélération du processus d'industrialisation.
- Dans *Le Papa Gobseck*, Balzac corrige cette ébauche utopique. En modifiant la fin de la nouvelle, il ajoute un élément satirique. Ce qui est attaqué, c'est la prise du pouvoir par le *parti de la résistance* en mars 1831. Pour répondre à cet événement historique, Balzac remanie profondément le rôle de l'usurier : il n'est plus maintenant le point d'identification de la gauche libérale et antilibérale, mais il devient l'objet d'une satire sur la mentalité politique et économique de la nouvelle coalition au pouvoir constituée par la haute finance, la bourgeoisie d'ancien régime et une partie des anciennes élites de la Restauration.

Ce que nous pouvons constater quant à la création littéraire, c'est que Balzac réussit à conserver la structure idéologique de sa pensée politique dans tous ses textes : dans ses œuvres journalistiques, politiques et littéraires. Il semble qu'il lui importe peu de s'exprimer en tant que journaliste, homme politique ou écrivain. Balzac s'adapte à toutes

les normes esthétiques et rhétoriques pour faire passer ses messages.

Cette observation nous aide à répondre à la question initiale "pourquoi Balzac a-t-il retouché sa nouvelle en août 1835". Ce sont des raisons politiques plus que des raisons esthétiques qui l'ont amené à faire subir à Gobseck les changements de caractère dont il a été question. Et cette domination du politique sur l'esthétique est la raison pour laquelle *Gobseck* porte, plus que les autres nouvelles de l'auteur, les marques du style que Charles Baudelaire décrit comme typique de la *Comédie humaine* : «ce je ne sais quoi de diffus, de bousculé et de brouillon, — le seul défaut de ce grand historien». Balzac ne parvient pas à maîtriser sa nouvelle sur le plan esthétique en raison de l'intensité des symboles politiques. Il n'a pas superposé une version à une autre dans un souci premier de perfectionner la cohérence de sa nouvelle, mais parce qu'il s'est senti obligé de soustraire un message politique pour le remplacer par un autre.

Ce qui fascine dans la nouvelle, malgré ses incohérences esthétiques, c'est la lucidité extraordinaire que Balzac partage à l'époque avec une petite poignée d'intellectuels, lucidité de reconnaître que l'idéologie libérale des élites économiques n'est pas en harmonie avec l'idée d'un progrès social universel. Balzac en conclut qu'il faut un engagement de l'état, des capacités et des financiers pour imposer au chaos du marché le respect du "bonheur du peuple". Un bonheur, il faut le souligner, qui se résume pour Balzac uniquement en une quantité suffisante de pain et de viande.

---

37 Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littéraires*, April 1846, dans : Baudelaire, *Œuvres complètes*, (Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1961, 481.